



**HAL**  
open science

## Michelet d'une Montagne à l'autre: écritures métaphoriques de l'histoire

Olivier Ritz

► **To cite this version:**

Olivier Ritz. Michelet d'une Montagne à l'autre: écritures métaphoriques de l'histoire. Autour de Vallès: revue de lectures et d'études vallésiennes, 2017, Les ateliers de Clio. Ecritures alternatives de l'histoire (1848-1871), 47, p. 143-156. halshs-03363382

**HAL Id: halshs-03363382**

**<https://shs.hal.science/halshs-03363382>**

Submitted on 3 Oct 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

## Michelet d'une Montagne à l'autre : écritures métaphoriques de l'histoire

Olivier Ritz

Université Paris Diderot – CÉRILAC (EA 4410)

*La Montagne*, publiée en 1868, est la dernière des œuvres d'histoire naturelle de Michelet. Son écriture est contemporaine de l'achèvement d'une entreprise historique longue de trente-sept ans, avec la publication du dernier volume de l'*Histoire de France* en 1867. Même si l'œuvre de Michelet connaîtra d'autres développements, ce moment de sa carrière littéraire pouvait paraître « un point final » comme l'écrit Paule Petitier<sup>1</sup>. Le contexte de publication est aussi celui d'un Empire finissant, et l'année 1867, écrit Linda Orr, « porte la marque d'une grande incertitude, dans l'attente d'une sorte de tournant troublant de l'histoire<sup>2</sup> ». L'impression que quelque chose s'achève avec ce livre est d'autant plus grande que le titre produit un effet de clôture. Dans l'œuvre de Michelet, avant d'être un espace naturel, la Montagne est un groupe politique et l'un des acteurs principaux de l'*Histoire de la Révolution française*, publiée entre 1847 et 1853. Les quatre derniers tomes, sur un total de sept, racontent l'avènement de ce groupe de députés, sa lutte avec la Gironde, ses divisions internes et sa chute, entraînée par la chute de Robespierre, son membre le plus éminent. Malgré tous les reproches qu'il fait à la Montagne, Michelet écrit qu'il aurait siégé dans ses rangs s'il avait été député à la Convention<sup>3</sup>, alors même que le mot a repris une actualité politique dans l'assemblée élue en 1848.

Vu de loin, le livre publié en 1868 apparaît donc comme un retour à la montagne, mais aussi comme un déplacement, de l'histoire vers la nature. *La Montagne* serait, comme les autres ouvrages d'histoire naturelle, un « *alibi*<sup>4</sup> », une manière de placer l'histoire ailleurs et de parachever un mouvement de retrait du politique. Partant de cette impression, on peut interroger le devenir de la métaphore de la montagne, très présente dans l'*Histoire de la Révolution*

<sup>1</sup> Paule Petitier, *Jules Michelet, l'homme histoire*, Paris, Bernard Grasset, 2006, chapitre XXV, « Un point final. 1867-1869 », p. 407-423.

<sup>2</sup> Linda Orr, « Introduction » à *La Montagne*, dans *Œuvres complètes de Michelet XX, 1866-1871*, Paul Viallaneix éd., Paris, Flammarion, 1987, p. 23-82 ; p. 70.

<sup>3</sup> Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française*, Gérard Walter éd., Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1952, livre X, chapitre 10, t. II, p. 347 : « S'ils nous demandent quel banc et quelle place nous aurions choisie, nous répondrons sans hésiter : Entre Cambon et Carnot. C'est-à-dire que nous aurions été Montagnard, et non Jacobin. » Toutes les citations sont prises dans cette édition.

<sup>4</sup> Voir Linda Orr, « L'alibi, ou l'autre discours de Michelet : *La Montagne* », *Romantisme*, 1975, n°10, p. 63-74. Le mot *alibi* est utilisé par Michelet lui-même dans la préface de l'*Oiseau* : « nous voulions un *alibi* au monde humain, la profonde solitude et le désert des anciens jours » (Paris, Hachette, 1856, p. VIII).

*française* et dans la Révolution elle-même<sup>5</sup>. Cette métaphore est-elle encore active quand Michelet publie *La Montagne* en 1868 ? Peut-on encore parler d'écriture métaphorique alors même que la montagne perd son statut de comparant et revient à un statut dénotatif ?

Regarder les textes de plus près conduit cependant à remettre en cause cette opposition. D'une part, un mouvement de retrait et de décentrement est à l'œuvre dès l'écriture de l'*Histoire de la Révolution française*. Les deux premiers tomes sont publiés en 1847 ; les trois suivants en 1849 et 1850, après la fracture politique de 1848 ; les deux derniers en 1853, à Nantes, alors que Michelet a été démis de ses deux fonctions officielles, au Collège de France et aux Archives. L'écriture des deux derniers volumes s'est faite dans une situation d'exil intérieur, à Nantes, dans une maison qui s'appelait la Haute Forêt<sup>6</sup>, et qui avait déjà quelque chose de la montagne évoquée dans le livre de 1868. D'autre part, la portée politique de *La Montagne* est beaucoup plus explicite qu'il n'y paraît. Dès la fin de sa courte préface, Michelet invite à y trouver un sens qui dépasse la seule étude de la nature :

Vivant esprit de renaissance. Vrai cordial dans ces temps de défaillance trop commune.  
Puisse ce livre qui nous soutint, en relever d'autres encore sur les pentes où, par faiblesse  
ou chagrin, beaucoup descendent ! S'il lui faut une épigraphe, ce sera ce mot : *Remonter*<sup>7</sup>.

Par conséquent, plutôt que d'envisager *La Montagne* uniquement comme l'expression d'un éloignement de l'histoire, dans une alternative exclusive entre l'histoire et la nature, il convient d'étudier la manière dont Michelet configure les relations entre l'une et l'autre, dans la continuité des solutions déjà imaginées dans L'*Histoire de la Révolution française*. On peut alors envisager trois sens au mot que Michelet propose comme épigraphe : d'abord celui d'un retour à la nature, c'est-à-dire aux origines ; ensuite celui d'un mouvement ascendant ; et enfin celui d'un nouvel assemblage.

### **Retourner à la nature**

L'impression que *La Montagne* est une œuvre écrite à l'écart des questions politiques vient du texte lui-même, où la nature et l'histoire sont souvent opposées. À deux reprises dans la deuxième partie, Michelet laisse la parole à son épouse Athénaïs. Dans le premier de ces

---

<sup>5</sup> Sur les usages politiques de la métaphore de la montagne pendant la Révolution française, voir Mary Ashburn Miller, *A natural history of revolution: violence and nature in the French revolutionary imagination, 1789-1794*, Ithaca and London, Cornell University Press, 2011 et Olivier Ritz, *Les Métaphores naturelles dans le débat sur la Révolution*, Paris, Classiques Garnier, 2016.

<sup>6</sup> Voir P. Petitier, *Jules Michelet, l'homme histoire*, op. cit., chapitre XVII, « À la Haute Forêt. 1852-1853 », p. 279-290.

<sup>7</sup> Jules Michelet, *La Montagne*, Paris, Librairie internationale, 1868 p. IV. Toutes les citations sont prises dans cette édition.

passages entre guillemets, écrits à la première personne et au féminin, celle-ci se souvient du moment où son époux achevait d'écrire l'*Histoire de la Révolution* :

J'avais tout à côté l'orage, le combat de l'histoire humaine, ce grand travailleur si ardent. Mais dans son extrême tendresse, il se gardait de me mêler à ces choses terribles et sombres. Quelle que fût sa journée, il lui fallait bien le soir rentrer dans un monde plus doux, savoir quelle plante avait fleuri, voir nos animaux domestiques qui ne manquaient pas d'arriver. Nous traversâmes ainsi l'épreuve de 51, aggravée de 93 dont il écrivait l'histoire. En exhumant tous ces morts, aurait-il vécu lui-même sans cette lutte tendre et timide de la Nature contre l'Histoire ? Dans notre beau désert de Nantes, sans lui troubler son labeur, elle était là, l'enveloppait (II, 4, p. 225).

L'opposition entre la nature et l'histoire est redoublée par une division sexuelle des tâches : l'homme, accablé par le poids de l'histoire, survit grâce à la femme, qui incarne la nature. Seize ans plus tard, en voyageant dans les Alpes, en écrivant *La Montagne* à partir d'un projet d'écriture d'Athénaïs, en donnant la parole à celle-ci, Michelet semble avoir choisi de la suivre sur son terrain, comme s'il mettait en scène un renoncement à l'histoire. Il écrit lui-même, au début du livre « J'allai redemander le calme à l'immobilité des Alpes » (I, 1, p. 4) puis plus explicitement encore : « Mais ce livre ne veut, ne doit pas toucher à l'Histoire. Elle attristerait la Nature. » (I, 6, p. 76). La nature est heureuse alors que l'histoire est grave. C'est d'ailleurs « par le cœur » (I, 9, p. 103.), c'est-à-dire en raison de son amour pour Athénaïs, que Michelet a commencé à s'y intéresser. Elle est aussi le domaine de la vie alors que l'histoire s'occupe des morts : « Les morts avec qui si longtemps je conversai, m'attirent, me voudraient sur l'autre rivage. Nature me tient encore, me veut sur celui-ci » (p. 114). Lorsque l'opposition est active, l'ascension de la montagne est à la fois retraite hors du monde et montée vers la vie : « On monte, et à chaque gradin, on laisse quelque chose de ses misères d'en bas » (II, 2, p. 203).

L'histoire des hommes est désespérante par ses crises et par ses mouvements violents de retour en arrière. Le développement des sciences naturelles fait apparaître un contre-modèle du progrès. Michelet oppose deux grandes théories qui ont renouvelé l'histoire de la terre au début du 19<sup>e</sup> siècle, deux « révolutions... qui s'étendaient au globe, à toute la terre » et qui par conséquent dépassaient par leur importance les révolutions politiques (p. 123). La première est la « révolution audacieuse des soulèvements ». Sur le modèle des révolutions politiques, contemporaines de son développement, elle explique l'histoire de la Terre par une série de phénomènes catastrophiques. Mais Michelet lui préfère la seconde théorie :

Au fort de nos soulèvements, à peu près vers 1830, quand Buch, Élie de Beaumont semblaient régner, s'éleva une voix grave, la géologie de Lyell. Livre puissant, ingénieux, où pour la première fois la terre figure comme une ouvrière qui, d'un labeur pacifique, incessant, et sans secousse, se manufacture elle-même (I, 10, p. 125).

Michelet rattache la théorie de Lyell à la pensée transformiste de Lamarck et à ce qu'il comprend de l'évolutionnisme de Darwin<sup>8</sup>. Pour Michelet, le « combat pour la vie » (*struggle for life*) présenté par Darwin dans *L'Origine des espèces* n'a rien de violent : « Combat, dis-je, innocent, qui faisant l'équilibre et l'harmonie de la Nature, donc, *sa paix d'elle à elle*, n'est pas même un combat ; – c'est échange plutôt, roulement » (II, 1, p. 183). Il y aurait donc, dans le vaste domaine des sciences naturelles, « l'école de la guerre » et « l'école de la paix » (p. 126). En choisissant la seconde, Michelet fait de la nature le modèle de transformations sans crise, d'un lent progrès par le travail et d'un développement harmonieux. Ainsi, la retraite dans la nature n'est pas seulement un éloignement du monde : elle est aussi un parti pris théorique. Pour penser le progrès, le modèle de la nature est préférable à celui de l'histoire humaine.

Ce parti pris est celui d'un retour aux origines, puisque Michelet imagine que la Terre s'est d'abord développée sans aucune crise : « Plus on remonte haut dans l'infini des âges, moins on voit ces chaos, ces guerres des éléments. Tout est paisible encore. Et l'aînée du monde est la Paix » (p. 128-129). Il s'agit donc de remonter le temps, pour revenir à une paix d'avant l'histoire, comme le suggère métaphoriquement l'évocation du saumon qui « remonte invinciblement » à la source des fleuves (p. 54), là où l'amour lui a donné le jour. La terre tout entière est animée par un mouvement ascendant vers le soleil, qui est aussi mouvement vers l'origine :

Au plus profond, dans le plus noir de l'abîme, la même tendance subsiste et le même élan en haut. La sombre terre des ténèbres a incessamment envie de se faire la terre lumineuse, la terre d'amour qu'*Il* féconde. (I, 10, p. 120).

Le moteur de cette remontée vers l'origine est l'amour. Les passages de *La Montagne* qui en célèbrent la puissance sont caractérisés par un lyrisme comparable à celui des premiers livres de *l'Histoire de la Révolution*. Michelet chante le progrès, mouvement vers la lumière qui mène à la Révolution ou au sommet de la montagne<sup>9</sup>.

### Monter et descendre

---

<sup>8</sup> Voir Gisèle Séginger, « De la biologie à l'écologie », *Arts et Savoirs* [En ligne], 7 | 2016 ; URL <http://aes.revues.org/918> : « il a lu *De l'origine des espèces* dans la traduction fautive de Clémence Royer (1862) qui facilite bien des contresens ».

<sup>9</sup> Ce mouvement ascendant n'exclut pas ce que la montagne a de terrible, mais il le dépasse. Voir Thibaud Martinetti, « Michelet, la Suisse et le sublime », dans *Les Échanges littéraires entre la Suisse et la France*, Jean Rime dir., Fribourg, Presses littéraires de Fribourg, 2016, p. 135-147 ; p. 146 : « la parole de l'historien est capable de transmuier les données sensibles de l'horreur à la beauté. »

La première partie de *La Montagne* fait passer de la glace à la chaleur, de l'immobilité au mouvement. Les glaciers évoqués dans les premières pages semblent d'abord échapper au temps. Avec eux, au plus haut de la montagne, l'hiver dure toujours. Mais, écrit Michelet, « Derrière l'apparence, le froid désir de l'hiver, il y a *un autre* dessous, et *quelqu'un* qu'on ne voit pas » (I, 1, 6). Les glaciers avancent et reculent, dans un mouvement complexe fait de variations saisonnières et pluriannuelles : « *Le glacier est chose vivante*, non morte, inerte, immobile » (I, 3, p. 34). La violence de la montagne peut également induire en erreur, par exemple quand le vent du sud se met à souffler :

Ce redoutable bienfaiteur a d'abord l'air de vouloir détruire la nature qu'il vient sauver. Il brise, il confond, ravage. Il lance des blocs énormes des hauteurs, roule des arbres gigantesques au lit des torrents. Il arrache, enlève, emporte au loin les toits des chalets. La panique est dans l'étable ; la vache effrayée mugit. Dieu ! que va-t-il advenir ?... Ce qui vient, c'est le printemps (I, 4, p. 47-48).

Vingt ans avant *La Montagne*, les deux premiers tomes de l'*Histoire de la Révolution française* développaient un même mouvement vers la vie, de la nuit de la féodalité au printemps de la Révolution. La métaphore du vent est ainsi présente dans la seconde partie de l'introduction :

On ne sait d'où cela vient, mais depuis que cette parole ardente s'est répandue dans les airs, la température a changé ; c'est comme si une tiède haleine avait soufflé sur le monde ; la terre commence à porter des fruits qu'elle n'eût donnés jamais. Qu'est-ce cela ? Si vous voulez que je vous le dise ? C'est ce qui trouble et fond les cœurs, c'est un souffle de jeunesse (introduction, 2 ; t. I, p. 59).

Si l'on cherche un point culminant, on le trouvera sans doute avec le mouvement des Fédérations, présenté par Michelet dans le tome 2 de l'*Histoire de la Révolution française*. Le mouvement commence avec la fin de l'hiver, se développe au printemps et culmine le 14 juillet 1790 au champ de Mars à Paris. Comme les saisons, les hommes vont de l'avant, y compris ceux qui viennent des « froides montagnes » : « Torrents, verglas, précipices, fontes de neiges, rien ne put les arrêter. Une chaleur toute nouvelle était dans l'air ; une fermentation précoce se faisait sentir à eux » (III, 4 ; t. I, p. 328). Le mouvement des Fédérations mène au sommet paisible de la Révolution. Un autre sommet présente un caractère volcanique<sup>10</sup>, le club des Cordeliers en 1790 : « Il faut les voir réunis à leurs séances du soir, fermentant, bouillonnant ensemble au fond de leur Etna » (IV, 6 ; t. I, p. 497). Ce lieu par excellence de la fermentation révolutionnaire est plus ambivalent : si l'on y retrouve l'énergie et l'élan des Fédérations, on y découvre aussi « l'épouvante elle-même » (p. 499).

---

<sup>10</sup> Voir Paule Petitier, « Entre oxymore et fusion : le volcan de Michelet », *Nature et politique. Logique des métaphores telluriques*, Dominique Bertrand dir., Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2005, p. 117-134.

Le mouvement vers la vie de la première partie de *La Montagne* culmine avec le chapitre XII, intitulé « Montagne de feu – Java ». Par un changement d'échelle vertigineux, Michelet a invité ses lecteurs à prendre en considération la terre tout entière puis la région où la chaleur y est le plus concentrée. Mais l'excès de vie se renverse en son contraire. Java est aussi une terre de mort :

Dans un ravissant collier d'îles, sur la mer embaumée de trop puissants parfums, l'amour, la mort, ont leur combat brûlant. Java y fume au ciel de ses cimes embrasées, la mortelle, la féconde, la divine Java. (I, 12, p. 169.)

Le mouvement d'ensemble est le même dans les deux œuvres : ascendant puis descendant. Dans l'*Histoire de la Révolution française*, à peine atteint, le plus haut est déjà la fin de quelque chose. Pour conclure son long passage sur le mouvement des Fédérations Michelet écrit :

« Ainsi finit le meilleur jour de notre vie. » Ce mot que les fédérés d'un village écrivent le soir de la fête à la fin de leur récit, j'ai été tout près de l'écrire moi-même en terminant ce chapitre (III, 11 ; t. 1, p. 412).

De la même manière, lorsqu'il évoque l'énergie des Cordeliers, il annonce déjà son extinction :

Je veux les prendre au jour même où éclate, triomphe, chez eux, leur génie d'audace et d'anarchie [...]. Le temps va vite, ils changeront. Ils ont encore quelque chose de leur nature primitive. Qu'un an passe seulement, nous ne les reconnaitrons plus. Regardons-les aujourd'hui. Du reste, n'espérons pas fixer définitivement les images de ces ombres, elles passent, elles coulent ; nous aussi, qui suivons leur destinée, un torrent nous emporte, orageux, trouble, tout-à-l'heure chargé de boue et de sang (IV, 6 ; t. I, p. 497).

Ces deux passages du tome 2, écrit et publié en 1847, montrent que le motif de la décadence est déjà présent dans l'œuvre de Michelet avant la fracture de 1848. Mais l'expérience de l'échec politique et les conditions d'écriture des derniers tomes lui donnent une importance plus grande. Le mouvement d'ensemble est un mouvement vers la mort, comme l'exprime justement l'image de la montagne qui ouvre le vingt-et-unième et dernier livre :

Je touche ici un triste sujet ; l'histoire le veut. Parvenu au plus haut de la Terre, j'y trouve, comme au sommet des grandes montagnes, une extrême aridité, un désert où la vie cesse (XXI, 1 ; t. 2, p. 923).

Dans cet exemple comme avec les glaciers des premières pages de *La Montagne*, le plus haut en altitude est un plus bas dans l'échelle de la vie. Dans la deuxième partie du livre, Michelet fait le récit d'un voyage vers la plus haute vallée des Alpes, l'Engadine. Mais à mesure qu'il s'élève en altitude, il semble s'éloigner de l'élan vers le progrès qu'il exprimait à mi-parcours. Les paysages sont de plus en plus stériles :

Mais peu à peu tout cesse, plus d'enfants, et plus d'herbes. Rien que pierres. Grand silence. Par le plus beau juillet, le plus brillant soleil, la route était lugubre. Le cirque de Julier, où

elle passe, est un vaste théâtre de ruine et de démolition. Déjà sur cette route, une idée me venait, me revenait souvent : *la mort de la montagne*. (II, 8, p. 277.)

Michelet donne un sens politique à cette évolution en écrivant : « Que la nature ressemble à l'homme ! En écrivant ceci, l'horreur me pénétrait du lapiaz moral que j'ai vu en ces temps » (p. 279). L'ascension est désormais une montée vers la mort. Dans le deuxième passage où elle prend la parole, Athénaïs dit avoir éprouvé la tentation d'une séparation définitive du monde des hommes à l'occasion d'une course en montagne : « Je m'arrêtai un peu. Si je n'avais aimé ici-bas, pourquoi redescendre ?... » (II, 10, p. 313).

La montée vers l'Engadine aboutit, dans l'avant-dernier chapitre de *La Montagne*, avec la célébration de l'arolle, un grand pin qu'on ne trouve qu'à très haute altitude. Michelet fait de l'arolle une figure de héros solitaire, qui résiste plus longtemps que les autres. Le texte prend un tour épique, épousant parfois le rythme de l'alexandrin :

Nu, comme un bon lutteur, empoignant le roc nu de ses fortes racines, il attend l'avalanche, indomptable et superbe, dressant ses bras vainqueurs, et dans ces lieux de mort, protestant, témoignant de l'éternelle vie (II, 12 p. 340).

L'arolle résiste plus longtemps, mais il finit par succomber : « Le malheur de l'arolle est celui des héros » (p. 343). Le chapitre a pour titre : « L'arolle – Décadence de l'arbre et de l'homme ». La fin de l'arbre annonce la fin du monde : « Palladium sacré. Lui vivant, la contrée se soutient, vit encore. Lui mourant, elle meurt, dépérit peu à peu, et, le dernier coupé, disparaîtra le dernier homme » (p. 344). Après pareille prophétie, le dernier chapitre du livre peine à convaincre quand Michelet tente de répondre par l'affirmative à la question « notre temps peut-il remonter ? » et qu'il affirme : « Quelques sujets légitimes que nous ayons de tristesse, je ne crois pas que la descente soit la loi définitive » (II, 13, p. 349.)

La montagne fait douter parce qu'elle est le domaine de l'illusion. Ses lumières peuvent être trompeuses.

À certain détour du chemin, ce haut monde se révéla de côté, par un angle étroit (le glacier de Bionassey). C'était une montagne d'or, au soleil ! éclatant spectacle. On doubla, précipita le pas, pour voir de plus près. Mais déjà cet or mobile changeait ; ce n'était plus qu'argent... Inconstance de la lumière ! L'argent devint simple neige. Et la neige, peu à peu, prenait des teintes de plomb (I, 1, p. 11).

Un peu plus loin, une phrase résume assez bien l'impression laissée par l'ensemble du livre : « L'incertain de toutes choses nous frappait » (p. 14). Dans le chapitre 7, sur les Pyrénées, le motif est plus développé encore : « Que de songes du passé, d'imaginations, de chimères, nous suspendions à ce nuage incertain ! » (I, 7, p. 84.) À la montagne comme à la mer trône « le Prince des vents, l'esprit de trouble et de tempêtes, promettant des trésors et grand maître en



mensonges » (p. 91). L'exemple du naturaliste Ramond (Louis Ramond de Carbonnières) est l'occasion d'un parallèle entre ces illusions et celles de la Révolution :

D'un cœur ardent, généreux, il s'était élancé plus tard au seuil de la Révolution, espérait la délivrance, le bonheur de l'espèce humaine. Mais bientôt quel cruel retour ! quel dur désillusionnement (p. 92) !

Dans l'*Histoire de la Révolution*, on trouve également des montagnes trompeuses : les montagnes symboliques qui sont dressées lors des fêtes révolutionnaires. Quand Michelet fait le récit de la Fête de la raison, le 10 novembre 1793, il remarque que le « temple de la philosophie » était porté par une montagne et que « sur un rocher brûlait le flambeau de la Vérité » (XIV, 3 ; t. 2, p. 645). Une telle cérémonie est « triste, sèche, ennuyeuse » parce que la Révolution, écrit encore Michelet dans une note : « était déjà vieille et lasse, trop vieille pour enfanter. Ce froid essai de 93 ne sort pas de son sein brûlant » (p. 646).

Ainsi, à vouloir donner à « remonter » son sens le plus simple, celui d'un mouvement vers le haut, on se heurte à de nombreuses difficultés. On ne sait si l'ascension vers la montagne est montée vers la vie ou vers la mort : le plus haut peut être stérile et le plus bas revivifiant, comme lorsque Michelet se fait enterrer aux bains d'Acqui pour guérir d'une maladie<sup>11</sup>. Celui qui remonte court aussi le risque de la rechute, ou du moins d'une déception qui est à la fois désillusion et désespoir. Pour mieux rendre compte de ce que fait Michelet, il faut alors donner un troisième sens à *remonter*, en considérant qu'il est aussi le contraire de *démonter*.

### **Assembler à nouveau**

Il existe deux grands modèles théoriques pour penser les métaphores. Le premier repose sur l'idée de substitution, considérant qu'une métaphore consiste à utiliser un mot à la place d'un autre. Avec ce modèle, on peut étudier les métaphores naturelles de l'*Histoire de la Révolution française* comme les instruments d'une naturalisation de la politique. Mais lorsque l'objet du texte est la nature, et non plus la politique, le texte n'a plus de portée métaphorique. Cette manière de concevoir les métaphores peut conduire à parler de démétaphorisation à propos de *La Montagne*.

Le deuxième modèle est celui de la tension : on considère que le sens circule d'un terme à l'autre de la métaphore, « d'un cercle du sens un autre<sup>12</sup> », c'est-à-dire, dans le cas qui nous

<sup>11</sup> *La Montagne*, I, 9, p. 115 : « Moi, en devenant Terre, j'en avais pris la vie, la chaleur, la jeunesse. Années, travaux, douleurs, tout restait dans le fond de mon cercueil de marbre. J'étais renouvelé. »

<sup>12</sup> Judith Schlanger, *L'Invention intellectuelle*, Paris, Fayard, 1983, p. 184.

occupe, de la nature à la politique. Sans faire la théorie de la métaphore, Michelet dit bien l'importance qu'a prise pour lui sous le Second Empire le va-et-vient entre l'histoire et la nature :

Par une heureuse alternance entre l'Histoire et la Nature, j'ai pu garder ma hauteur. Si j'avais suivi l'homme seul, la sauvage histoire de l'homme, j'aurais faibli de tristesse. Si j'avais suivi sans partage la nature, je serais tombé comme plus d'un aujourd'hui, dans l'insouciance du droit. J'échangeai souvent les deux mondes. Lorsque, dans l'étude humaine, l'haleine allait me manquer, je touchais *Terra Mater* et reprenais mon essor. C'est tout le secret de ce livre (II, 13, p. 365).

Ce n'est pas en se réfugiant dans la nature pour fuir une histoire désespérante, mais en tissant des liens entre la nature et l'histoire que Michelet se soutient, qu'il s'élève, dans une démarche conforme à sa conception du monde.

Le monde tel que Michelet le figure dans *La Montagne* et dans ses autres textes est en effet caractérisé par la circulation<sup>13</sup> et la solidarité. Les hommes transforment la nature<sup>14</sup> et la nature influence l'histoire des hommes. Les crises politiques se déclenchent quand les glaciers descendent plus bas et provoquent des hivers plus longs. Par conséquent, les Alpes sont un « Redoutable thermomètre, sur lequel le monde entier, le monde moral et politique, doit toujours avoir les yeux » (I, 3, p. 39). Plus loin, quand Michelet veut faire la démonstration de l'influence heureuse des Alpes, il inscrit un projet politique dans le paysage :

C'est le réservoir de l'Europe, le trésor de sa fécondité. C'est le théâtre des échanges, de la haute correspondance des courants atmosphériques, des vents, des vapeurs, des nuages. L'eau, c'est de la vie commencée. La circulation de la vie, sous forme aérienne ou liquide, s'accomplit sur ces montagnes. Elles sont les médiateurs, les arbitres des éléments dispersés ou opposés. Elles en sont l'accord et la paix. Elles les accumulent en glaciers, et puis équitablement les distribuent aux nations (I, 4, p. 44).

Les Alpes « enseignent » parce qu'elles « rendent sensible la solidarité du globe » (p. 45). Elles sont un modèle pour penser la centralisation politique : non pas le « centre-fin de l'Empire » qui tire à lui toutes les richesses, mais au contraire le « centre-fonction de la Nation<sup>15</sup> » qui les fait circuler.

De la même manière, lorsque Michelet loue le travail incessant de la Terre, il développe un modèle d'engagement politique :

Dure condition de la Terre. Ce n'est pas la dame oisive, qui crée une fois, parée, dirait : « C'est bien ; je suis belle. » C'est l'infatigable ouvrière, née pour travailler, lutter. Il n'en est que mieux peut-être (I, 10, p. 121).

<sup>13</sup> Voir Michel Serres, « Michelet, la soupe », *Revue d'histoire littéraire de la France*, septembre-octobre 1974, p. 787-802.

<sup>14</sup> Michelet le regrette ici ou là dans *La Montagne* : il critique par exemple l'introduction en France de plantes exotiques (II, 1, p. 190) ou la déforestation (II, 8, p. 281).

<sup>15</sup> Paule Petitier, « Bords de mer : La pensée de la marge chez Michelet. », *Tangence*, 57, 1998, p. 96-110 ; p. 103.

Michelet n'attend pas le grand soir, la Révolution définitive après laquelle le bonheur serait acquis. Sur le modèle des efforts de la terre, la lutte pour le progrès est un travail permanent, jamais achevé. L'activité de la terre dit aussi, plus spécifiquement, le travail de l'écrivain. Certains passages du texte, tout en étant de véritables exposés d'histoire naturelle, évoquent aussi, métaphoriquement, les opérations de l'écriture :

Les procédés mécaniques, les combinaisons chimiques, filtration, trituration, expansion, éruption, fermentations qui dépassent la portée du minéral, [la terre] fait tout, l'impossible même. Elle réussit à percer. Elle finit par monter. Elle monte augmentée de puissances. Car la vie croît par la vie, l'obstacle et le frottement. Elle arrive enrichie, cette âme, d'électricités inconnues (p. 122).

Dans les dernières pages de *La Montagne*, Michelet prophétise la création d'un art nouveau dont les deux caractéristiques principales sont également l'élévation et la recomposition : « un art surgira, le plus haut, celui qui fait et refait l'âme » (p. 351). La métaphore est d'autant plus puissante pour y parvenir que, comme l'écrit Joëlle Gardes Tamine, elle « ignore le principe de non-contradiction<sup>16</sup> ». Elle dit à la fois *est* et *n'est pas*. « Dans la métaphore, écrit de son côté Paul Ricœur, « la ressemblance peut être construite comme le lieu de la rencontre entre le même et le différent<sup>17</sup> ». C'est pourquoi les réseaux métaphoriques qui se développent à propos des deux montagnes – la politique et la naturelle – peuvent dire à la fois la vie et la mort, la montée et la descente, la gaieté et la gravité. Ici encore, la conception que Michelet se fait de la nature correspond à son usage de la métaphore : « L'union de deux parties non identiques assure à la créature qu'elles constituent le mouvement de la vie, l'imperfection nécessaire au progrès, au devenir<sup>18</sup>. »

Remonter peut ainsi prendre le sens d'assembler à nouveau. L'écriture métaphorique de l'histoire, qu'elle se déploie dans les ouvrages d'histoire humaine ou dans ceux d'histoire naturelle, procède par des mises en relation dynamiques. Elle est une alternative à l'usage des symboles, dont Michelet critique l'abstraction depuis longtemps<sup>19</sup>. Les symboles sont caractérisés par l'arbitraire, comme le sont la grâce chrétienne ou la Terreur révolutionnaire. Michelet développe une écriture immanente, propre à libérer les hommes de cet arbitraire. Pour cela, comme l'a montré Gisèle Séginger, « il faut les rendre à la nature » dans « une temporalité

<sup>16</sup> Joëlle Gardes Tamine, *Au cœur du langage. La Métaphore*, Paris, Honoré Champion, 2011, p. 53.

<sup>17</sup> Paul Ricœur, *La Métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975, p. 250.

<sup>18</sup> Paule Petitier, « *La Montagne* de Michelet : une nouvelle alliance ? », *Compar(a)ison*, 2001, 1-2, p. 307-325 ; p. 323.

<sup>19</sup> Voir G. Séginger, « De la biologie à l'écologie », *op. cit.*, en ligne : « Pour comprendre l'entreprise de Michelet dans les années 1850-1860, il faut remonter à sa critique des symboles de 1837, dans les *Origines du droit français cherchées dans les symboles et formules du droit universel*. Il théorise ce qu'on appelle maintenant une "désymbolisation". »

qui se trame grâce à l'effort et à la fécondité qui en perpétue le mouvement<sup>20</sup> ». Les montagnes de Michelet sont beaucoup plus riches de sens que les montagnes symboliques des fêtes révolutionnaires. La signification de la montagne élevée lors de la Fête de la Raison est immédiate, mais, nous l'avons vu, elle est « triste, sèche, ennuyeuse » (XIV, 3 ; t. 2, p. 646). Dans les textes de Michelet au contraire, les montagnes doivent être interprétées. Dans *L'Histoire de Révolution française*, « la métaphore du volcan vient exprimer [...] l'idée que ni le peuple ni la Révolution ne sont des objets immédiatement parlants : elle rend manifeste la nécessité de relais interprétatifs<sup>21</sup> ». Ce que montre Paule Petitier à propos du volcan s'étend à toutes les montagnes de Michelet<sup>22</sup>, et peut-être, au-delà, à toutes ses métaphores naturelles.

Lorsque, dans la deuxième partie de *La Montagne*, Michelet fait le récit de sa montée vers la plus haute vallée de l'Europe, il ne signifie pas, comme on pourrait le penser d'abord, qu'il se retire du monde des hommes. Il s'élève au contraire pour voir plus loin – l'idée est banale – mais surtout, puisque l'altitude supprime les obstacles à la vue et qu'elle diminue les distances, pour voir davantage :

Les sens y saisissaient tout avec plus de certitude. La transparence de l'air qui supprime les mirages de brouillards, diminue les distances, permet non seulement de voir loin, mais de voir beaucoup à la fois (II, 13, p. 352).

Le « remonter » que Michelet propose comme épigraphe de *La Montagne* n'est donc pas seulement une exhortation à reprendre le chemin du progrès, malgré son âge et la situation politique. Il est déjà mis en œuvre par le travail du texte et de la pensée. Le résultat est éclaté, divers, parfois contradictoire, et pourtant d'une très grande cohérence de méthode. Michelet donne à voir une recherche en train de se faire. Dans le laboratoire de son texte, il fait l'expérience de liens nouveaux entre le moi, la terre et le monde. Craignant que tout cela se termine, et l'imaginant même avec la figure de l'arolle, il laisse cependant son texte ouvert. Le travail du sens est inachevé, invitant le lecteur à inventer à son tour, aujourd'hui comme en 1868, de nouveaux chemins pour remonter.

---

<sup>20</sup> *Ibid.*

<sup>21</sup> P. Petitier, « Entre oxymore et fusion : le volcan de Michelet », *op. cit.*, p. 121.

<sup>22</sup> Voir aussi, P. Petitier, « *La Montagne* de Michelet : une nouvelle alliance ? », *op. cit.*, p. 308 : « La montagne, un lieu à déchiffrer. »